

Les soldats du FPR ont pris dimanche le camp de la garde présidentielle de Kanombé, près de l'aéroport de Kigali. Et occupent la maison du chef de l'Etat, Habyarimana, dont la mort a précipité le pays dans la guerre. Un symbole. Kigali, les rebelles s'invitent au Palais du Président

Jean-Philippe Ceppi

Libération, 28 mai 1994

Le ministre de la Coopération, Michel Roussin, a défendu hier la politique française au Rwanda. Il a confirmé, comme *Libération* l'avait révélé le 18 mai, que le gouvernement français finance le séjour à Paris de la famille du président Habyarimana, évacuée du Rwanda par l'armée française. « Nous avons des relations convenables avec un président légitimement élu, a-t-il déclaré, et nous avons récupéré sa famille qui a demandé notre aide. » Une décision prise par le président de la République.

son, hôte invisible présent à chaque repas, auditeur silencieux de toute conversation. » Inscrits en lettres d'or sur un tableau au verre brisé, ces mots invitent à franchir le seuil de la vaste villa, noyée parmi les palmiers et les bananeraies. Devant l'entrée du « Palais », comme l'on désignait à Kigali la résidence de l'ex-Président rwandais, le général-major Juvénal Habyarimana, un jeune combattant du Front patriotique rwandais (FPR) tue le temps en lisant Caroline chérie, tandis que les poissons rouges, qui ont miraculeusement survécu à la coupure de leur tuyau d'oxygène,

« Christ est le chef de cette mai-

frétille dans leur aquarium, sous la véranda. Le Palais est tombé aux mains des rebelles dimanche, après quatre jours de combats intenses autour de l'aéroport de Kigali et du camp de la garde présidentielle de Kanombé. L'avion qui transportait les présidents rwandais et burundais ainsi qu'une partie de leurs états-majors s'est écrasé le 6 avril dernier vers 20 h 30, plongeant le Rwanda dans la guerre civile et les massacres sans fin. Tragique ironie du sort, les restes calcinés de l'appareil sont à deux pas, parmi les briques du mur d'enceinte qui a volé en éclat au moment de l'impact : au bout du somptueux jardin présidentiel, à quelques mètres de la villa que l'appareil a failli pulvériser dans sa chute. A travers l'aile droite du Falcon 50, offert par la France, l'impact du missile qui a touché l'avion. A part les pages souillées du livret de bord, de rares papiers ont échappé à la vigilance des enquêteurs, mandatés par le gouvernement intérimaire de Gitarama. Des cartes de visites éparpillées, quelques pages d'un « mémorandum sur la crise politique au Burundi » et une promesse de sponsorship de la brasserie Mutzig, accordée à Jean-Pierre Habyarimana, le fils du Président et le propriétaire de la plus fameuse discothèque de la ville, le Kigali Night pour un concert du chanteur Koffi Olomide. Sept semaines après le crash, les rebelles pénétraient dans le grand salon

tapis de velours de la famille Habyarimana. Tout dans la villa témoigne de la panique qui a saisi Agathe Habyarimana et ses enfants, évacués d'urgence par les troupes françaises le 9 avril. « Nous pensons que la Présidente a réussi à emporter la plupart des documents importants, dit Patrick Kayiranga, un jeune officier du FPR, qui a découvert les restes de sa famille massacrée par les milices hutues, en entrant à Kigali. Mais nos soldats ont la stricte interdiction de prélever quoi que ce soit ici, à moins que cela ait un intérêt militaire. »

Dans le grand salon qui donne sur l'entrée, sous les lustres somptueux, les vases de cristal et les pièces de porcelaine, tous intacts, côtoient la collection de sagaies du Président et les présents offerts par les dignitaires en visite. Quelques albums de photos jonchent le sol, des cartes de visite, des faire-part du mariage de Jean-Pierre Habyarimana, les bons vœux personnels du pape Jean Paul II pour 1993. Dans le vestibule, à l'entrée de la cuisine jonchée de verre, l'odeur de la mort et des taches de sang témoignent de la résistance désespérée qu'ont menée les derniers gardiens du lieu devant l'avance des rebelles.

Au premier étage, sur sa table de nuit, madame la Présidente a abandonné son chéquier. Sa salle de bain est emplie d'énormes bouteilles de parfums de marque, tandis que celle de Juvénal Habyarimana est jon-

chée de cravates et de chaussures. Tout près de son lit, des cartons éventrés contenant des cartouches de chasse de calibre 340 magnum et du gros sel. Sur son bureau et dans les rayons, quelques documents confidentiels, dont un rapport du colonel Sagatwa, son secrétaire particulier tué avec lui dans l'avion. Mais le contenu de ses mallettes, la plupart des dossiers datés d'avant 1990, s'est volatilisé. En bonne place dans la bibliothèque, les œuvres complètes de Victor Hugo côtoient le Dictionnaire des littératures de langue française, un cadeau personnel de François Mitterrand en 1986. Enfin, sous le toit, un calice, une robe de pourpre à terre : restes de la dernière messe administrée à la famille dans sa chapelle privée. Les rebelles, fidèles à leur tactique, n'ont pas tardé à tirer profit de la prise de Kanombé, le camp mi-

litaire qui jouxte le Palais, censé assurer la protection de l'aéroport et du Président. Dans un hangar tout proche, épargné par les obus de mortier dont les éclats ont déchiré la plupart des baraques, les armuriers du FPR s'affairent à huiler et remettre en état une douzaine de canons de DCA, abandonnés par les soldats gouvernementaux. Les munitions ne sont pas un problème, trois arsenaux pleins à craquer de cartouches et d'obus ont leurs portes grandes ouvertes. « La plupart de ces armes sont déjà en position en ville, affirme Patrick Kayiranga, et retournés contre l'armée. Nous sommes tout proches de l'encerclement définitif. Lorsque nous aurons repris nos forces, l'affaire sera vite réglée. Kigali sera à nous. »

Jean-Philippe CEPPI